

## L'AUTRE au coeur du JE

France Bergeron

Number 52, Spring 1992

JE est un autre... hors de soi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15101ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, F. (1992). L'AUTRE au coeur du JE. *Moebius*, (52), 21–25.

## L'AUTRE AU CŒUR DU JE

France Bergeron

... J'ai volé une minuscule clé sur un coffret en carton rigide. Il appartient à ma mère. J'ai déboîté soigneusement le fermoir avec mon couteau de poche. Une jolie serrure en forme de cœur, dorée, avec un pourtour ciselé couleur vert pomme. C'est ce matin que, profitant de sa longue conversation téléphonique avec une de mes tantes, je suis entrée en sourdine dans sa chambre afin de dérober l'objet. Je sentais mon cœur craquer de concert avec les planches du parquet de la salle à dîner où se trouvait ma mère. J'ai toujours désiré un journal à clé. J'aime les clés mais je n'en possède aucune. Pas même la clé de notre appartement. Là, avec cette serrure et sa clé toute petite, je pourrai voiler mon cœur, cacher ce que ma main écrit. Je pense que la porte du cœur ne se laisse ouvrir que par une douce main qui nous aime. Mais ma mère en a décidé autrement. Depuis, par réaction, j'ai verrouillé mon cœur à double tour. Mais ce soir, toute petite, toute chagrine dans mon lit, je me cache sous le drap raide. En le reniflant, des larmes mouillent mes yeux et s'émiettent sur le vide blanc. Je n'ai que mon éléphant rose au revers d'oreilles couleur abricot. Un duvet si tendre sous mes petites mains pendues sur lui. Mon seul refuge, l'éléphant qui calme la noirceur des nuits.

... Belle enfant, mon unique princesse, ma biche adorée, je te livre depuis ta naissance, par petits morceaux comme les glaces qui se détachent de l'iceberg, cette douleur tapie dans l'ombre, mon trou d'amour. Depuis mes neuf ans, j'ai confiné ce secret dans mon cahier à serrure cordiforme; mais il pourrissait, ce secret, dans une pauvre odeur de ranci. Mon cœur est grugé par la rancœur, cette désolante et malodorante amertume qui brûle par en dedans. L'érosion humaine fait son ravage, défigure l'horizon des possibles, altérant notre joie commune, notre partage prisé, ma chère petite. Entre cette fillette qui crie sa peine et mon ombre d'aujourd'hui, je suis perdue. Je t'entretiens depuis quelques mois de ma confiance, elle me libère de l'accablement de cette blessure; je désire tant, mais tant! *écroûter* ma plaie à tout jamais. Toi, en silence, sans le savoir, tu deviens pour moi une balise précieuse. Je tremble dans notre bercement car ton poids délicat berce aussi les gélivures de mon âme. Douce complice, sûrement la plus jeune au monde, ton sommeil d'ange accueille innocemment mes détresses, si éloignées pour moi de l'innocence.

La chair de poule parcourt mon corps blafard, rapetissé, et pendant que tu dors très loin, dans la pièce d'à côté, je m'écris, à moi, petite de neuf ans. Parce que cette enfant que je ne peux plus supporter hurle dans ma mémoire, terrasse mes nuits, mes jours avec ses spectres avilissants, la rage crisper mon cœur, faute d'une immense colère tonitruante qui n'aura jamais laissé fuser ses étincelles. Je m'écris pour jeter dans l'oubli, pour obombrer les regards glacés de ma mère, ses lèvres de pierre, ses propos opprimants.

... La maison est toute calme. J'entends mon père descendre l'escalier à pas de velours pour se rendre à son travail. 5 heures 30 du matin. Je ne dors plus, je cajole mon éléphant en écoutant les bruits environnants. J'aime entendre ma respiration, faible murmure aussi doux que la fine pluie sur le trottoir. Voilà déjà l'heure de me lever pour l'école. Mes pieds grelottent sur le plancher; vite, j'enfile mes grosses pantoufles à tête d'ourson. Pour Noël, je rêve d'en recevoir une nouvelle paire, cette fois-ci des bleu clair,

avec, sur le dessus, des petites clochettes. Pour me sentir vivante en marchant.

... Je te berce ma douce, blottie chaudement dans mes bras, sur la chaise sans accoudoirs. Aujourd'hui, je berce en même temps l'enfant qui meurt en moi, cet embâcle engourdi perclus d'absence d'amour. Je caresse tes cheveux soyeux, effleure ton visage et c'est une tendresse que je m'offre sur ma chevelure, ma propre peau... Pardonne ma médiocre aliénation, mon amour bancal. Oh! j'en souffre, tendre enfant, ne le sens-tu pas? Et si j'ose te relater tout ce délire, c'est, crois-moi, dans le seul but de t'aimer sans béquille, rien que pour toi.

Une millième fois, dans l'apesanteur de l'après-midi râlant sa chaleur, je reprends l'album de famille. Allongée sur le canapé, je revois attentivement des photographies que l'on a prises de moi... et comme toujours, la même impression incongrue m'envahit: celle de regarder une étrangère, ou plutôt, des étrangères, des répliques de petites filles, des ombres aux sourires forcés, sages, statufiées; des fantômes d'enfants empesés dans des robes jolies. Brusquement, la voix perçante de ma mère, qui à chaque fois m'horripile, réanime les robes. «Le chat t'a mangé la langue?» Je n'ai jamais aimé les chats! Je hais les chats! Bêtes sournoises, angoissantes, terriblement cruelles de soustraire la langue des enfants en mal d'audace! Aujourd'hui, quand je dois parler, ou encore, certains jours emportée par la gaieté, je me surprends à te chanter un air; c'est une voix inconnue qui monte, toujours variable dans ses inflexions, son volume. Elle me fait penser à une voix de chevrette, grêle, tremblotante, sauvage. Je n'arrive pas à dépasser l'étape de la nuance. C'est si dur de m'affronter sur les photographies. Je me regarde crier muettement et j'ai toujours le même désir: celui de voir ces poupées inanimées déchirer leur trop-plein de silence et tonner! Affolée, je ferme alors l'album, presse à poings fermés mes yeux brûlants. Sur le globe oculaire gicle le film disloqué et tourbillonnent, à m'en donner le vertige, des marbrures multicolores, sacca-dées, imprécises.

... Cœur polissable. Grâce à la clé et à sa serrure, mon cœur à double tour est fermé. De cette façon, je tempère les

désastres de l'érosion, malheureusement à grand-peine. Car restent toujours ces roches ponceuses qui décapent, par une étonnante manœuvre subreptice, mes galeries insondables et... pèlent ma peau d'eczéma. Promptement, ma mère m'enduit les endroits ravagés – seul souvenir tactile de ses mains sur moi, contact hygiénique, obligation de soigner – d'une pommade visqueuse, flavescente, qui me tire des haut-le-cœur. La nuit, seule avec mon éléphant fétiche complice de mes désobéissances, je retire la crème avec mes draps. Pleurant en silence, je me gratte jusqu'au sang. J'ai peur que demain elle remarque les plaies vives. Tiens, je porterai mon chemisier blanc à longues manches bouffantes. Je pourrai supporter cette chemise, elle ne frotera pas sur mes blessures.

C'est la fin des vacances de Noël. Il neige de gros flocons. Boules de douceur sur la rue enduite de crème glacée à la vanille. Pour cadeau de Noël, ils m'ont offert une trousse d'infirmière. J'ai mangé les pilules sucrées, trois couleurs, et ensuite, très soigneusement, j'ai refermé la mallette grise en songeant à qui je pourrais bien la refilet. Samedi, après avoir croqué ma dernière canne de bonbon, j'ai coupé la petite langue de mon éléphant. Maintenant je le regrette beaucoup. Pour me faire pardonner, j'ai caressé, une longue soirée durant, ses belles oreilles à revers couleur d'abricot.

... L'heure de ta sieste se prolonge infiniment – merci de m'en faire cadeau –, m'accordant largement le temps de reconnaître, malgré moi, en m'écrivant, ce à quoi je ne tiens plus. Ces heures consacrées à regarder les croûtes qui se détachent, me fuient et que j'ai maudites en silence si longtemps. Depuis ta naissance, j'assiste à la rupture de mon iceberg – toi, mon brise-glace courageux, inébranlable – et je souhaite si ardemment ne t'aimer que pour toi, que pour l'enfant en toi. Suis-je une mère si oublieuse! Mon cœur exsude ses infects regrets depuis ton arrivée, ma douce. Garde confiance; à force de saigner l'amertume de mes neuf ans, je finirai par chérir le tendre épiderme de ton corps fragile, par te porter enfin dans mon cœur. Pour toi, pour moi, je deviendrai une mère, échappant à mon ombre, cessant d'exiger de toi un amour maternel et cassant une fois

pour toutes cette horrible angoisse que j'ai, celle d'imaginer que tu puisses immoler ton enfance pour ta mère. C'est moi, de mon côté, qui dois faire le sacrifice de mon éléphant fétiche. Je sens venir le temps, après de nombreuses tentatives, de mettre à la poubelle ce jouet maléfique!

Pour l'heure... il faut encore patienter, ma douce princesse. Voilà la période de ton boire. J'aime t'allaiter lorsque le ciel se déchire à la fin de la nuit. Tout près de moi, une bouche happe le monde. En ces instants, je sens, avec plus d'avidité, la crue du lait, pleine d'espérance pour nous deux. J'aime la nitescence bleutée de l'aube. Dans les nues du ciel, deux femmes dévoilées... Entre nous, une paupière nictitante.